

Philippe Heurcelance

L'Obscur du volcan

ou

La marche dans le labyrinthe



L'Obscur du volcan
ou
La marche dans le labyrinthe



Philippe Heurcelance

L'Obscur du volcan
ou
La marche dans le labyrinthe

Éditions EDILIVRE APARIS
75008 Paris – 2010

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS

56, rue de Londres – 75008 Paris

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : actualites@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-3559-0

Dépôt légal : Août 2010

© Edilivre Éditions APARIS, 2010

Dans ce livre inclassable, autant dire à l'image de notre temps, le lecteur est invité à faire un bref séjour dans une île instable où un pochard, peut-être plus lucide que les autres, récite éloquemment l'avis de décès d'un monde qui a perdu le pouvoir d'exister.

En même temps le narrateur, témoin des événements de l'île, part à la recherche de la Racine des choses, du feu obscur qui couve dans la montagne, et qui se manifeste dans les désordres du carnaval.

Dans la nuit universelle où flamboient des soleils incompréhensibles, s'ébattent des gens qui tantôt ont déjà renoncé, tantôt guettent la miséricorde de l'Inconnu, selon la fantaisie de chacun.

Les êtres comme les choses passent et s'en vont ; mais peut-être certains, sensibles au dire des légendes, ont-ils su gagner le vrai de l'île, ou l'île vraie, son double qui fut jadis l'objet d'une quête merveilleuse.

Le témoin rapporte cette histoire à mi-chemin entre le réel et le songe qui échangent leurs vertus.

Chez les Aborigènes d'Australie, le principe guruna du Rêve peut être détruit par la foudre – il erre encore quelque temps, puis disparaît.

PREMIÈRE PARTIE

PROLOGUE

L'île n'en finit pas de faire naufrage. Elle bascule dans la mer d'un lent mouvement qui soulève la poupe à l'ouest, submergeant progressivement toutes choses qui s'étaient confiées au rivage. Des maisons de bois doivent être évacuées, et leurs habitants observent une dernière fois le soleil couchant vers lequel navigue le grand vaisseau – vers le pays des morts qu'on scrutait et qu'on écoutait passionnément aux heures mystiques du soir, et dont on attendait des oracles. Mais la machinerie du navire n'est plus soumise au plan originel, elle est entrée en dissidence ; ses énergies rougeoyantes obéissent à un dynamisme antérieur qui dépasse les moyens de l'île, elles ne sont plus le pouvoir qui mène au port, c'est une insurrection des forces chtoniennes qui brise la forme qui les contenait. Une poussée ascensionnelle surgit des profondeurs, de celles dont on ne parle qu'à mots couverts, sous le masque du mythe, lequel est assurément plus évocateur que les pauvretés géologiques qui voudraient circonscrire l'abîme. Seul le grand rythme poétique, du type incantatoire, possède le privilège de prononcer le nom des dieux d'en-bas, quoique ce ne soit pas sans conséquence,

car le son a le pouvoir de réveiller ceux qui dorment dans l'obscur de la substance. Et l'île sombre en des abysses innommés, et ses passagers sont saisis par la grande frénésie qui exacerbe la danse des hauts jours, ceux du carnaval où le fond du monde se manifeste.

En son péril, l'île appelle dans la nuit. C'est une stridence profuse, une cacophonie qui apostrophe les étoiles ; mille bêtes protestent du sort qui leur est fait et tournent les yeux et la voix vers ces lumières d'en haut qui, cependant, ne visitent point la terre, à moins qu'il faille prendre en considération d'antiques légendes qui racontent la venue de certains feux célestes parmi les vivants, et c'est peut-être cette mémoire qui crie vers les êtres ignés qui scintillent au loin.

L'île clame sa souffrance d'être, et d'être insuffisamment ; il y a un manque à combler, et qui d'autre la terre peut-elle appeler si ce n'est le ciel dont la ténèbre recèle mille soleils qui s'allument et s'éteignent en une fontaine perpétuelle ?

Écoute, c'est ton nom que la nuit épelle. Elle ne t'ignore pas et te tient pour l'un des siens. Écoute, la clameur universelle emporte ta propre passion vers l'indéfini des espaces – et secrètement chacun espère la réponse oraculaire issue de quelque ailleurs.

1

Ce bruit des nuits, c'est, avec la chaleur, ce qui m'a d'abord saisi quand je suis descendu de l'avion. J'ai cru que c'était le souffle du réacteur qui brûlait l'air, mais en m'éloignant, la même chaleur m'enveloppait, lourde, comme un poids d'existence. Et puis, j'ai entendu des grincements et des crissemments que je n'ai pas identifiés. Il me semblait qu'une énorme machine raclait ses rouages rouillés dans l'aéroport. J'ai regardé les gens autour de moi, qui n'apparaissaient nullement étonnés, et montraient plutôt une belle humeur très riante, sans doute heureux d'être de retour chez eux. J'ai été longtemps à comprendre que la machinerie en détresse c'était la nature elle-même, que les nuits tropicales ne sont pas réservées au silence, et qu'il faudrait m'en accommoder. J'en ai été plutôt indisposé, et je restais là, debout, vaquant, attendant le collègue qu'avait dû m'envoyer la direction.

Je travaillais dans une entreprise de parfums, laquelle avait jugé bon d'extraire les fragrances des plantes tropicales. En ces latitudes, la terre produit de remarquables végétaux, aux dimensions géantes et polymorphes. La force générative du terreau est invincible ; il recèle un pouvoir créateur qui s'alimente

et se renouvelle incessamment dans sa racine ignée, laquelle participe du feu interne caché dans le volcan. Aussi, les végétaux prolifèrent-ils sur toute l'île. C'est un mouvement qu'on ne saurait réfréner, impulsion première de la nature ; et contrairement à d'autres lieux où l'industrie humaine menace cette chevelure verte, par ici chacun est amené à se battre sans trêve contre l'invasion de ce vivant protéiforme, à couper, hacher encore et toujours mille tentacules qui progressent sournoisement, la nuit spécialement, en prenant des voies détournées pour mieux étreindre toute chose. Cet essor végétal est encore stimulé par les jeux conjugués de l'eau et du feu, car les pluies sont incessantes et abondantes, violentes et multipliées, imbibant le sol et ses créatures de sa vertu aquatique qui pénètre et dissout afin que le feu d'un soleil implacable féconde les marécages riches en possibilités. Alors, tout cela fond, fermente, se putréfie et se mélange, et des substances se marient et s'unissent pour donner naissance à d'autres formes qui commencent aussitôt leur expansion. Mais sous les troncs, les feuilles et les racines noueuses et débordantes, il y a une autre production plus insidieuse, autrement plus redoutable, c'est la moisissure, sorte de matière première pré-végétale ayant forme catégorisée ; il s'agit du premier moment des arbres et des herbes, mixture issue des noces des éléments, qui recouvre et bientôt pénètre le vivant, rongeur et dissolvant, tout en proposant sa vertu germinative ; paradoxe vivant, elle fait et défait dans le même mouvement, entretenant cette danse de vie et de mort qui distingue l'île, ce devenir permanent où rien ne se fixe nulle part, et tout s'éprouve alors comme un pur processus qui se rit des classifications conceptuelles. Par ici, rien n'est vrai ou faux, faute

d'identité arrêtée ; il n'y a que des germinations élémentaires qui croissent, s'élaborent et se défont bientôt dans une dynamique gratuite et inconséquente. Je dirai souvent cette répulsion que j'éprouvais pour le moisi et ses molécules qui altéraient les objets et les êtres. J'en arrêtais de respirer, d'inspirer ces particules virulentes qui me semblaient attaquer non seulement les organismes corporels, mais aussi les subtils équilibres psychiques des complexions animales.

2

C'est Isabelle qui est venue à ma rencontre, belle, mouvante, ondulante, très liane elle-même, éminemment vivante, avec quelque chose d'étincelant autour d'elle, comme l'irradiation d'une force érotique. J'ai été immédiatement pris, et je savais que je n'y pouvais rien. J'ai compris qu'Isabelle savait ce qui me remuait, et qu'elle l'approuvait. C'est ainsi que j'ai fait alliance avec cette femme, que j'ai mêlé ma substance à la sienne, non pas précisément pour le bonheur, mais par une nécessité où les dieux devaient être pour quelque chose.

Cependant, la séduction qu'elle exerçait sur moi était tempérée par le froid d'une ironie qui lui faisait commenter sèchement la marche du monde, et la protégeait de la sorte des chocs émotifs. Je m'éprouvais bien plus vulnérable, donc à sa merci, situation redoutable que je me suis efforcé de corriger par une mise à distance des événements intérieurs qui m'oppressaient, mais le plus souvent assez vainement.

Ma troublante collègue m'a conduit en voiture vers le bâtiment administratif où je devais travailler. J'ai donc traversé pour la première fois les espaces de l'île dans la dernière heure de la nuit. J'entr'apercevais de grandes formes végétales qui m'apparaissaient comme la réalité première de l'île. Et sur ce point je ne me trompais pas. La route sinueuse était déserte et on roulait dans un monde abandonné. Sauf qu'une fois Isabelle a ralenti pour doubler une silhouette humaine qui marchait très droite sur le bord de la route. Ma voisine m'a jeté un coup d'œil avec un sourire : « Ce sont les marcheurs de la nuit », m'a-t-elle dit d'une voix portant des sous-entendus, ajoutant : « N'en disons pas plus, vous verrez bien. » Curieusement, cette vision fugitive m'a vivement frappé, et j'ai su que j'étais appelé à retrouver ces singuliers « marcheurs. »

J'ai rencontré mes autres collègues plus tard, alors que la nuit et les siens s'en étaient allés. Il y avait là Mauvant, élégamment vêtu, ce qui était à remarquer sous ces latitudes où le climat favorise le relâchement vestimentaire. Il présentait comme un air de désolation qui émanait de sa personne entière. Je n'en ai pas été précisément enchanté, puisqu'il devait être mon voisin de bureau. Cependant, c'était d'abord un homme souriant et muet. J'ai appris bientôt que sourire et mutisme définissaient le personnage qui restait une énigme pour ses collègues.

Ensuite, j'ai fait connaissance avec le directeur Jean-René Mobel, qu'on appelait par son prénom, je n'ai jamais su pourquoi, d'autant que l'homme ne portait pas à la familiarité, grand, très courtois mais distant, le visage ascétique, avec un regard pénétrant qui intimidait.

Je les ai retrouvés le soir, lors d'un souper convivial chez Jean-René, certains étant doublés d'une femme, comme Mauvant qui m'a présenté Corinne, riante et vibrionnante, vif argent que son mari regardait pensivement. La femme du directeur orchestrait sans faux pas sa soirée. J'ai vérifié par la suite que la population européenne était constituée de clans qui vivaient en autarcie, résolvant par eux-mêmes leurs heurs et malheurs, bien qu'une porosité occasionnelle puisse introduire des êtres inattendus. Justement ce soir-là, j'ai rencontré quelques individus remarquables, que j'ai fréquentés par la suite, tels Outrel, professeur d'histoire, plutôt bavard, et porté sur les alcools, au contraire de sa femme qui restait silencieuse dans un coin ; et puis Poularc, peintre de son état, très bohème, à la vaste barbe, qui visitait les tropiques, la palette en alerte. Et encore Friak, bonhomme mal définissable, grand, costaud, le regard scrutateur, un rien tendu, et qui cherchait plutôt à dissimuler qu'à dire. Il y en aura aussi deux ou trois autres, pas plus, du moins de ceux avec qui j'étais appelé à me livrer à cette danse éprouvante qu'aura été mon court séjour. Déjà ce soir-là, le punch et la musique aidant, beaucoup se mirent à danser selon des poses lascives et des rythmes endiablés. Plus tard, l'enjôleuse Isabelle m'a rejoint sur le balcon. La nuit était belle et chaude, elle jetait tous ses appels vers le ciel, et une main a frôlé mon bras ; c'était elle qui me souriait avec cette ironie que je lui connaissais. Tout a été facile, et j'ai pris pour un moment d'agréables habitudes chez elle, pour notre contentement mutuel.

Mais je prenais surtout plaisir à passer les soirées chez Outrel, lequel, fortement imbibé au coucher du soleil, se lançait dans d'invectivantes dissertations

sur le devenir du monde, qu'il anathématisait volontiers. Ses jugements excessifs me réjouissaient fort en ces lieux où l'on se sent en exil, l'âme vacante.

3

Écoute, c'est la nuit qui appelle. Elle vocifère vers les dieux qui luisent là-haut ; mille coassements se répandent par les espaces, les vivants qui vont mourir entendent se renouveler en vertu d'une poussée incoercible. J'entendais ce travail obstiné qui m'emportait dans son grand remuement. Et je me suis levé, approuvant absurdement cela même qui me détruisait. J'ai roulé sous les étoiles jusqu'à chez Isabelle. Je me suis enlisé au profond de son être, comme pour atteindre quelque chose de plus loin qu'elle, quelque racine antérieure qui a peut-être été ces déesses antiques tant vénérées. Il fallait que je meure, et je suis mort avec une violente approbation pour que le fleuve coule à flot, submergeant les mesquines espérances.

Écoute, la nuit profère ton chiffre. Un savoir se lève en toi, qui précède l'ombre de ta naissance. Ton hiéroglyphe est prononcé par mille bouches dociles à la terre. Au loin, une bête accuse son agonie sans que les astres dévient un tant soit peu leur cours.

Je me suis quand même extrait de la gésine du monde et j'ai marché jusqu'à Outrel, que j'ai trouvé vautre sur un divan, très dodelinant. Les digues étaient rompues, et j'ai attendu la crue volubile.

Mais il m'avait vu et il a d'abord observé un silence en jetant un regard circulaire sur sa clientèle, comme pour vérifier la bonne tenue de ses troupes et leur docilité, d'autant que celle-ci n'était pas acquise d'avance, comme j'ai pu le vérifier par la suite ; le silence s'est prolongé un peu, le bonhomme devait ruminer quelque point sensible qui prêtait à controverse, ou, tout au contraire, emportait l'assentiment de tous, et qu'il se ferait donc un plaisir de maltraiter.

Enfin, Outrel m'a regardé avec un sourire en coin, et m'a demandé où diable se cachait la dignité humaine dont on lui rebattait les oreilles. Il avait beau observer avec un soin d'entomologiste ses congénères, il n'avait pas relevé cette particularité ; d'autant que cette incertaine conformation d'espace-temps qu'est l'être humain qui ne connaît pas son identité, qui a récusé toute essence, qui ne serait qu'une pâte malléable à laquelle on peut donner n'importe quelle forme, et qui s'offre le ridicule de prendre au sérieux le pli qu'on lui a donné, cette fermentation transitoire qui se hausse du col, n'était à ses yeux que bouffonnerie et dérision. Ici, Outrel riait beaucoup.

Il m'a semblé qu'il s'en voulait à lui-même, et se dénigrait par le détour du genre humain. Il me questionnait, s'inquiétait de mon appréciation de la marche des choses : il entendait que je me démarque de la phalange des naïfs qui marchent à la médaille, à l'approbation collective.

D'après lui, la ruche était divisée en deux camps : les sots et les fripons. Ceux-ci faisaient danser ceux-là, en leur chantant de belles légendes à partir de quoi ils accomplissaient avec dévouement leur tâche quotidienne. Et Outrel s'esclaffait en toussant d'abondance.

J'ai objecté qu'il y avait des dons de soi qui me semblaient venir de plus loin que la seule éducation. Alors Outrel s'est déchaîné : notre vérité était zoologique ! Les humains obéissent à la loi de la foule ; et quand on sait quelles souterraines impulsions la meuvent, on devine à quels mobiles chacun se voue. Quant à se soumettre aux diktats de la termitière pensons aux lemmings, ces mammifères hurlant, crachant, invectivant, mordant et tuant, cependant qu'ils se précipitent avec une frénésie grandissante vers la mer qui se referme sur cette colère. On peut imaginer quelques rescapés de hasard qui recommencent doucement, avec forces précautions, les gestes de la vie dans l'apaisement revenu. Ce qu'ils ne savent pas, les malheureux, c'est que ces premiers mouvements sont les prémisses des futurs désastres. Ils relancent la machine, la vie, les passions, les désordres qui se dissiperont de nouveau de la façon qu'on a vue. Mais – ici, Outrel a hésité, comme si une incertitude le titillait, et qu'il avait entrepris de résoudre en s'en remettant à l'esprit de vin au moyen d'une longue rasade – on peut concevoir un lemming ayant connaissance du commencement et de la fin et, ne reniant ni l'un ni l'autre qui sont nécessités naturelles, danser en jubilant cette chorégraphie de vie et de mort.

Outrel s'est envoyé une nouvelle goulée de son ambrosie personnelle, et a esquissé un pied-de-biche malencontreux qui l'a fait tomber avec fracas, renversant mobilier et quincaillerie. Sa femme a dégringolé l'escalier pour s'enquérir du bruit, elle a lorgné le spectacle et la casse, Outrel dans ses débris, pataugeant dans sa vinasse, brandissant la bouteille et expectorant son trop-plein. La maîtresse de maison

m'a regardé, m'enveloppant dans la même réprobation. J'ai voulu lui expliquer que son honorable époux m'avait mimé une vision supérieure de l'existence.

– Foutez le camp ! m'a-t-elle sifflé, un seul cinglé me suffit !

On ne se comprenait pas, c'était visible. Elle percevait nos grands envols d'albatros comme des déhanchements de canards boiteux.

En revenant chez moi, j'ai ruminé les propos d'Outrel, leur caractère caricatural, tout à fait excessif. Il semblait prendre plaisir à contrer et provoquer la sensibilité majoritaire du moment. Pour lui, les attitudes et les entreprises les plus généreuses étaient suspectes, empreintes d'intérêts mesquins maquillés d'idéal. Je ne lui donnais pas absolument tort, c'était d'ailleurs une tradition française que cette dénonciation des belles âmes qui masquent une vérité sordide. Mais n'était-ce pas précisément sur le fumier qu'éclosent les plus belles fleurs ? Outrel n'en avait-il pas quelque nostalgie inavouée ? À considérer la liturgie du non-être accomplie jour après jour par nos paisibles concitoyens, Outrel, d'une certaine façon, avec sa bouteille et ses vitupérations, dans son naufrage même, refusait sa propre inconsistance. Peut-être était-ce vrai encore pour certains voyous au même titre que pour les saints : ils franchissent la ligne d'horizon par le haut ou par le bas. À défaut du ciel, plutôt l'enfer que le néant.

Isabelle était absente, et je me suis retrouvé seul, en l'équivoque compagnie de ma propre personne. Il valait mieux retourner au travail, au service des abstraiteurs d'essences florales, où mes calculs et mes additions m'engourdisaient l'esprit et m'évitaient fièvres cérébrales ou affaissements intérieurs. Pendant

quelque temps j'ai accompli mes fonctions, l'âme neutre, observant docilement un emploi du temps salvateur.

4

La vie au bureau, pour monotone qu'elle était, avait l'avantage de me laisser de vastes plages de temps libre. J'en profitais pour explorer ce pays singulier en lequel je ne trouvais aucun écho à mes dolences intérieures et qui cherchait à m'absorber, me digérer afin que je devienne fumier, aliment pour ses processus vitaux. Il y avait la forêt avec ses gigantismes et ses gestations puissantes qui se développaient en vertu d'une fécondité issue des profondeurs. C'était partout des grouillements redoutables dont on avait du mal à imaginer que cela était *bon*. Je rencontrais plus loin des étendues semi-désertes, brûlées de soleil, qui menaient à la mer. Je fréquentais plus rarement les bourgs où l'on marchait dans la moiteur, parmi une population indifférente. Le fameux pittoresque des marchés ou des artisanats ne m'attirait pas. En fait, je n'avais pas grand chose à dire aux autochtones et je ne les intéressais pas davantage.

Par curiosité, j'ai pris le car. J'étais ignorant des mœurs locales. Le véhicule, de modeste proportion, était aux trois-quarts pleins et s'éloignait déjà. J'ai couru pour le rattraper et me suis rencogné sur la banquette. À ma surprise, le chauffeur n'a pas continué sur sa lancée, et s'est contenté de faire rugir le moteur qui crachait feu et flamme. Cela a duré un

bon quart d'heure, pendant lequel le car s'est rempli de passagers, au point que chacun se sentait sardine dans sa boîte. La chaleur humide était à la limite du supportable, et la foule en sueur fumait littéralement, transformant le véhicule en sauna. On est parti enfin, et un peu d'air a ranimé les gens. Les volatiles caquetaient sous les bancs, une poule s'est envolée vers l'avant, arrachant les chapeaux au passage, atterrissant sur la tête du chauffeur qui a lâché le volant pour s'en défaire. J'ai vu le car obliquer vers le bas-côté et le rivage s'ouvrir sous les roues. Un coup de volant nous a ramenés dans le droit chemin cependant que tout le monde s'en amusait.

On s'arrêtait partout, selon la fantaisie de chacun, mais il y avait davantage d'entrants que de sortants, de sorte que ma capacité respiratoire s'en est trouvée encore réduite. Un passager a trouvé bon de descendre par la fenêtre ; mais tout cela, encore une fois, dans la bonne humeur : tout était amusant et la vie était belle. Après tout, je leur donnais raison, le vrai confort était bien cette alacrité naturelle, ce pouvoir de jubiler à propos des événements les plus triviaux.

Pourtant, rien n'étant parfait en ce monde, il se mêlait à ces joyeusetés un comportement regrettable : celui de prendre la route – plus précisément l'anneau routier qui fait le tour de l'île – pour une sorte de jeu de casino où chaque véhicule est l'outil qui défie le hasard sans connaître la réponse des dieux. Alors, les voitures, camions, autobus et autres pétroleuses circulent à folle vitesse, se doublent et se redépassent de la façon la plus périlleuse, si possible dans les éclats de rire. Les îliens sont des Fangio qui se dopent à l'adrénaline augmentée de l'ingestion surabondante

d'eau de vie. Le mélange est détonnant et le jeu si dangereusement poussé que beaucoup succombent à l'appétit de ce nouveau Moloch. Justement ce jour-là, dans un virage très tournant, une Peugeot surchargée qui opérait un dépassement suicidaire s'est jetée sur notre car pour ricocher sur son flanc et s'arrêter dans le fossé. On s'est précipité vers les accidentés, on s'est empressé, on a réussi à les extirper de la ferraille, sanglants et mal en point.

Mais j'ai bien vu que derrière l'empressement humanitaire c'était surtout la fascination du sang, la proximité de la mort qui attiraient la foule. Chacun était mu par une espèce d'empathie qui faisait qu'on vivait la passion des victimes comme préfiguration de son heure dernière. Il faudrait bien un jour, pas forcément éloigné, en passer par-là, par ces états extrêmes où tout implose, se défait selon un processus énigmatique dont on ne percevait pas vraiment le sens en dépit des divers catéchismes. L'événement en sa foudre est plus fort que les dogmes apaisants. Je les voyais tous buvant des yeux, assimilant de tout leur être l'incompréhensible événement, son inhumanité absolue, et les rires s'étaient figés en bouches béantes, ouvertes sur la catastrophe.

Au fond, je les comprenais assez bien, ils se trouvaient au seuil de la mort, cet événement promis et refusé qui habite le savoir obscur de nos personnes, et leurs propres vies s'en trouvaient comme haussées dans l'intensité de l'instant où toutes les puissances de l'âme accourent au rendez-vous de l'extrême, et semblent vouloir percer les ténèbres mentales. C'est sans doute ce qui explique la pratique des sports dangereux qui donnent l'impression de marcher au bord du monde, au-dessus d'un abîme dont on respire

les effluves dilatants. Je m'efforçais souvent de recréer en imagination les derniers moments d'un condamné à mort délié de toutes ses attaches, pour ainsi dire délivré de lui-même, ainsi bénéficiant de lumières nouvelles au long de ses ultimes minutes. Évidemment, je faisais bon marché de la bête qui renâcle et cherche à survivre. Pourtant, il y avait peut-être place pour cette orientation ultime de la conscience ; je préférais le croire.

En tout cas, j'en ai profité pour m'interroger sur moi-même. J'ai considéré cette vie qui m'était donnée en sa crudité, sa trivialité même ; j'ai admis que j'étais toujours en train de tricher avec elle, j'étais toujours à la fuir, à la transposer en d'équivoques constructions poétiques, ou à m'évader en de fumeuses rêveries. Je me retrouvais sous le feu conjugué des penseurs et des moralistes qui ont fustigé les lâches et les médiocres, tous ceux qui fuient l'offrande du présent, seule réalité – d'autant, affirment-ils unanimement, que c'est dans le génie de l'instant que réside toute l'énergie du monde, que c'est véritablement la porte étroite qui ouvre aux profondeurs de l'être. Jean-René discourait volontiers sur la question : il s'agissait de modifier de fond en comble notre attitude ordinaire, cette course aux plaisirs grossiers ou subtils, proprement centrifuge, afin, tout au contraire, de se concentrer sur la seule réalité du moment ; si celui-ci nous paraît détestable, tout à fait insupportable dans sa claudication entre l'angoisse et l'ennui, il faut pourtant assumer pleinement le fait, l'habiter littéralement, le fouailler jusqu'à la plus extrême déréluction. Alors seulement quelque chose, quelque renversement inattendu serait susceptible d'advenir qui appartient à la magie du

réel. Au demeurant, il m'arrivait de goûter le bonheur énigmatique du niveau zéro de l'existence, où l'on a renoncé à tout, où l'on croit n'avoir plus rien à perdre, se retrouvant sans espoir et sans regret, approchant peut-être de cet état d'ataraxie vantée par les sages.

J'entendais assez bien ces instructions, mais je les approuvais avec distance, sans m'astreindre à en éprouver le suc. Je suivais plus volontiers la voie des légendes, des belles histoires qui font vivre en habillant frileusement notre nudité première, cette existence plate et vaine, fondamentalement malheureuse en dépit des quelques îlots de bonheur rencontrés ça et là, comme certaine nuit extraordinaire où, m'étant arraché au sommeil, j'avais entendu chanter les esprits de la nature. Une brise tiède caressait les arbres et les toits, la mer brisait doucement tout près, et les étoiles disaient leur énigme dans le ciel. Il n'y avait plus place pour les questionnements et autres agitations tourmentées. Les éléments jouaient leur partition musicale selon une excellence sans ombre. Il m'a semblé m'approcher d'une félicité toute naturelle restituant l'innocence heureuse des commencements des mondes. C'est d'ailleurs resté un souvenir précieux que j'ai gardé comme un viatique dans mon long voyage, et souvent je me demande où se trouve la vérité de l'existence.

5

Dans cette perplexité j'allais souvent marcher, longtemps, dans la nuit, sur les routes désertées, et je déambulais indéfiniment, jusqu'à épuisement,

utilisant la fatigue comme une drogue qui modifiait quelque peu la perception du monde, altérait le contour des choses, me délivrait d'un ordinaire tant exécré dans sa répétitivité monotone et sans surprise. C'était d'ailleurs lors de ces errances nocturnes que je rencontrais si souvent les marcheurs de la nuit, autres piétons très énigmatiques, dont personne ne voulait parler. Ils allaient au bord de la route, très raides, très droits, avançant d'un pas mécanique, sans jamais tourner la tête, entités incertaines suscitées par la nuit, se hâtant vers je ne sais quoi, et se dissolvant juste avant l'aube. Au fond, je n'avais pas vraiment envie d'en savoir davantage. Ces manières d'automate arpentant les chemins de la nuit réjouissaient mon goût de l'insolite, tranchaient précisément avec les événements si convenus du jour.

C'est justement au plus fort de la nuit, quand elle prend cette qualité singulière soulignée par tant de conteurs, dans ce paroxysme d'obscurité qui engendre l'événement paradoxal qu'on appelle l'aube, alors donc que je me donnais à cette nuit de la nuit, j'ai vu quelqu'un courir vers moi d'une belle foulée : c'était Friak qui m'a saisi d'une main de fer et m'a jeté sans explication dans sa Peugeot déglinguée qui, à mon étonnement, a démarré sans faire d'histoire, attendu que la voiture devait avoir une bonne vingtaine d'années, qu'elle ne conservait son identité automobile qu'à grands renforts de bouts de ficelles, de sangles et fils de fer qui s'efforçaient de réunir ce qui voulait à tout prix se séparer. La voiture en marche émettait un bruit de casserole tout à fait pittoresque mais guère rassurant, d'autant que son conducteur écrasait le champignon, pratiquait le dérapage mal contrôlé, et que des forces centrifuges

s'acharnaient à disloquer le tacot. Du moins n'y avait-il pas de circulation, le jeu de roulette russe était pour tout à l'heure.

Enfin, on s'est arrêté quelque part dans la campagne, en quelque no man's land, un vortex spatial où Friak se sentait à l'abri. Car le drôle fuyait des méchants qui en voulaient à sa personne, des malfaisants très féroces, dénués de sentiments humains qui, pour des broutilles, prétendaient le découper en menus morceaux. Comme je lui demandais des précisions sur la nature de ces peccadilles qui déclenchaient de telles ires, Friak m'a représenté qu'il s'agissait du tout-venant de la vie quotidienne, les retombées normales des échanges et tractations qui font l'ordinaire de l'activité sociale. Bref, il ne voulait rien me dire, et je subodorais le pire, connaissant un peu le personnage. J'avais ouï dire qu'il se livrait à de douteux trafics qui lui faisaient fréquenter une humanité interlope assez dangereuse. Curieusement, j'avais plutôt de la sympathie pour Friak. J'ai regardé ce grand type qui n'était au fond qu'un voyou de petite condition, et qui marchait sur le fil oscillant de pauvres combines. Il était dans une mauvaise passe, mais il attendait quelqu'un qui allait le remettre sur les rails de la réussite. Dans le gris du jour naissant, il s'est roulé une cigarette, et la flamme du briquet a révélé un visage osseux où le regard tendu restait fixé sur quelque dessein réjouissant. Certes, ce n'était pas lui qui se poserait de tourmentants problèmes métaphysiques. Il était noyé dans le marécage de l'existence et cherchait d'abord à tenir la tête hors de la vase. Friak aussi me manifestait de l'amitié, je ne sais pourquoi tant je devais lui paraître éthéré,

inconsistant, à peine vivant. Il se montrait d'ailleurs un rien condescendant, avec une pointe d'ironie, mais sans méchanceté ; je crois qu'il s'amusait en ma compagnie, et peut-être aussi cherchait-il quelque chose qui lui manquait et dont il conservait la nostalgie. On a souvent vu des gens tout à fait différents sympathiser par l'opération de l'attractive complémentarité. Les sourires narquois de Friak masquaient le désir du repos, de l'apaisement de l'âme ; peut-être rêvait-il de quelque oasis voluptueuse où il pourrait arrêter sa course épuisante.

Je l'ai quitté un peu plus tard dans le quartier résidentiel où les Européens se regroupaient, et j'ai fait quelques pas hésitants qui m'ont mené chez un Outrel attablé devant un petit déjeuner, en compagnie de Jean-René. J'éprouvais le besoin de bavarder, d'épancher un tant soit peu le trop-plein de pensées qui me parasitaient. Outrel m'a accueilli avec de grands gestes hospitaliers, m'a fourni la chaise, le couvert, les croissants. « Puisque t'es là... », m'a-t-il fait d'un ton enjoué, et il a sorti d'une sacoche une bouteille rutilante de whisky, qu'il a contemplée avec attendrissement. Il a considéré qu'il y avait de la bonté dans la nature, puisqu'on pouvait en extraire cet esprit de vin qui résout nos maux. Et il s'est demandé où se trouvait la racine du mal qui engendre nos vilenies. Il entendait en chercher la réponse dans la liqueur oraculaire. Et après une longue gorgée qui a su allumer en lui quelque feu intellectuel, Outrel a repris son discours, affirmant que c'était l'être humain qui était vicié, qu'en fait, il n'était pas viable en son état présent ; qu'avait-il pu se passer pour qu'il en arrive là, c'était une énigme. Est-ce que cet état de déréliction qui lui était propre était la résultante d'une

erreur antérieure, et il remarquait que c'était la solution adoptée par différentes religions, ou lui était-il naturellement consubstantiel ?

Il n'avait pas compétence pour trancher le problème, mais il était aisé de constater que les humains baignaient dans quelque chose d'insupportable qu'on pouvait appeler la conscience rationnelle, laquelle, par un extraordinaire paradoxe, était considérée comme l'état normal, autrement dit souhaitable, de l'humanité ; au point que tous les déviants qui entendaient s'écarter un tant soit peu du modèle autour duquel s'était constituée notre civilisation, étaient pourchassés, saisis et enfermés – finalement soignés comme on dit, pour les faire rentrer dans le moule commun. Le bon citoyen était celui qui se soumettait à l'imitation et la répétition : forme mentale unique et gestes stéréotypés. Mais cette forme exemplaire nous imposait précisément un état d'être, une disposition intérieure qui était une véritable torture psychique. Et nous connaissons les instruments du bourreau : ce sont l'ennui, l'angoisse, le désir indéfinissable, accompagnés de compulsions compensatrices.

– Comment voulez-vous bâtir quelque chose de valable là-dessus ?

Et Outrel d'ingérer derechef l'eau magique qui lui épargnait les affres qu'il dénonçait. Il s'est mis à rire doucement. Jean-René, assis très droit, l'observait d'un œil inquisiteur, le laissant aller sur sa pente vitupérante.

Ne trouvant pas d'obstacle sur sa route, Outrel a continué. La course au bonheur était un attrape-nigaud, mais qui marcherait éternellement, attendu que cette volonté d'être heureux – comment, on n'en

sait rien – était constitutive de l'homme. Mais bizarrement on veut quelque chose que l'on ne sait pas définir. Il y a bien des moments de plaisir qui nous caressent, mais c'est autre chose, d'ailleurs ils sont fugaces, naissent d'une excitation physique ou psychique, et n'ont rien à voir avec cet état de béatitude à laquelle nous aspirons sans pour autant la connaître. Y a-t-il là quelque souvenir d'un état édénique perdu ? Ou du séjour intra-utérin, comme l'avancent certains ?

Outrel ne savait pas. Mais la nostalgie est bien là, et pendant ce temps nous souffrons. Nous cherchons à échapper à cette damnation par des moyens plus ou moins fantaisistes, et surtout inadaptés, telle la politique des temps modernes qui croit guérir nos tourments en modifiant les données sociales. Que cela puisse améliorer passablement le bien-être quotidien, Outrel ne le niait pas, mais l'affaire était très antérieure à la question économique. Il relevait que l'aisance financière a ce charme particulier qu'elle permet de se livrer à toutes sortes d'activités ludiques qui nous distraient de nous-mêmes, autant dire de notre monstruosité intime, cela même qu'Outrel appelait la conscience rationnelle. C'est un état de lucidité mentale morbide qui s'ennuie de lui-même. En lui ne réside aucune joie, aucune vibration heureuse qui donne vie à la vie. Il est doué du seul pouvoir d'analyser, de découper le monde en unités sérielles qui permettent d'organiser nos activités. Cet état condamne l'homme à une activité calculatrice qui ne doit jamais s'arrêter, sous peine de voir cette conscience particulière refluer sur elle-même et s'éprouver en sa mathématique glacée. Car c'est une lumière froide à laquelle il manque un certain feu

interne qui fait la vie, celui-là même qui a été sacralisé par les cultures antiques ; il a été le feu de Zoroastre encore adoré par les Parsis, ou le feu sacrosaint entretenu par les vestales de Rome. Ce qui était ainsi vénéré, c'était la flamme d'une vie forte, délectable, jouissant d'elle-même et redéfinissant une identité.

Ici, Outrel nous a regardés fixement, il a prétendu que si l'humanité n'avait pas renoncé, malgré des millénaires de démentis, à sa quête d'une vie de félicité, c'est qu'elle recelait peut-être le pouvoir de la réaliser, qu'elle le pressentait, c'était une sorte d'instinct invincible ; mais elle s'égarait, se trompait de chemin, s'échinait en aval au niveau des résultantes, au lieu de travailler en amont à hauteur des énergies naissantes à partir de quoi une autre disposition intérieure était susceptible d'advenir. Je voyais bien qu'Outrel prêtait une oreille complaisante aux thèses de Jean-René qui était assurément le seul à exercer quelque influence sur lui. Il soulignait que les doctrines de tous les siècles nous disent unanimement que l'homme a perdu quelque chose qu'il lui faut retrouver ; faute de quoi l'humanité se noierait dans sa déréluction et emporterait le monde entier dans son naufrage.

Il fallait considérer que l'homme était un suicidé permanent, que tout lui était bon pour s'anéantir, pour fuir sa vérité du moment, sa conscience morte qui devait à tout prix se distraire d'elle-même. On ne pouvait pas se contenter des jeux officiels si bien considérés, comme le commerce et les mille activités factices qui lui sont afférentes et qui, en notre époque maladroite, remplissent mal leur office, car de nombreux métiers révèlent plutôt qu'ils n'oblitérent la conscience malheureuse ; il y a aussi ce puissant

analgésique qu'est l'activité sexuelle génératrice d'émotions qui occupent le terrain ; et peut-être plus encore la guerre qui mobilise si bien nos facultés et suractivent nos glandes endocrines, de sorte qu'elle s'avère le plus fort opium qu'on ait trouvé. Elle a encore l'avantage de se mouvoir dans l'orbe de la mort, comme si l'on fréquentait à l'avance sa propre annihilation, dans un vertige renouvelé qui n'a que l'inconvénient de s'arrêter avec la cessation des hostilités, Outrel n'osait dire la paix, car celle-ci est hors de notre portée quand elle coïncide avec l'impossible bonheur, tant il est vrai que ces désordres ne sont que l'objectivation de nos amertumes internes. C'est cet état de malaise qui génère des sursauts, des spasmes de l'âme qui malmènent la nature et amènent des manifestations convulsives, des événements qu'on s'efforce de rationaliser, bien en vain, et déjà notre vie quotidienne n'est que l'émergence d'une fermentation des profondeurs qu'on ne saurait conceptualiser. Néanmoins, nos ancêtres ont voulu, non sans pertinence, donner une forme à cette vie éruptive, ces entrechocs d'énergies variées, par le théâtre des dieux. En les mettant en scène, ils ont plus ou moins réussi à réguler ces mouvements dangereux. C'est difficile, mais tout est préférable à l'ennui, et l'humanité se voue volontiers au diable plutôt que de vivre à longueur de journées sa mort ordinaire.

Outrel s'est tu. Il me fallait reconnaître que sa faconde naturelle était aiguillonnée par l'alcool, que les barrières de la pudeur tombaient à chaque gorgée, et plus rien ne retenait le poivrot. Cependant, Jean-René a fait un geste. Je l'ai regardé, assis très droit, impeccablement habillé, comme si le climat pesant ne

l'incommodait pas. Outrel lui a glissé un œil goguenard :

– Allez, mon bon jeune-homme, vous avez quelque chose sur l'estomac, un truc indigeste dont il faut vous débarrasser, on vous écoute.

Jean-René s'est mis à parler tranquillement, d'une voix posée, au débit maîtrisé. Il avait écouté avec intérêt le discours un peu disparate d'Outrel qui témoignait d'une lucidité qu'il aurait voulu rencontrer davantage chez ses semblables. Mais il avait surtout entendu les remarques à propos du fait religieux. Il conseillait de creuser davantage l'analyse. Par delà les déchéances qui nous étaient devenues consubstantielles, il considérait que nous conservions quelque chose d'invincible, qui pouvait se dévoiler à tout moment, quoique nos occupations fiévreuses nous en détournaient, et c'était le sentiment du mystère du monde. Il ne disait pas l'énigme du monde, qui vient de ce que nos cerveaux échouent à le penser, non, c'était plus profond, il s'agissait du mystère, comme d'une présence vivante qui baigne chaque seconde qui passe.

Il y avait d'ailleurs quelque chose de paradoxal que de prétendre nier tout mystère au monde en s'appuyant sur cet autre mystère qu'est la matière. Celle-ci est un abîme en ses profondeurs. Les physiciens, gens résolument positifs, ont fait éclater son écorce qui n'est constituée que de jeux de surface, de mouvances paradoxales, et puis ils ont sondé quelque chose de fuyant, d'indistinct, une sorte de Protée docile aux injonctions mentales, de sorte qu'on ne sait plus où finit le sujet et où commence l'objet. Nos savants se sont trouvés en mal de lexique, les vieux mots étaient périmés, et ceux qu'ils ont inventés se sont révélés ni

plus ni moins pertinents que les anciens. Plus rien n'est sûr, il n'y a que des fluctuations éphémères qu'on fixe par fiction au moyen de ces appareillages que sont nos machines et nos concepts. Et quand on veut les dépasser on débarque sur de l'innommé, c'est un substrat non identifiable et sans frontière que d'aucuns déclarent éminemment vivant, dynamisme en ébullition perpétuelle. L'expérience la plus quotidienne nous offre des formes qui naissent et disparaissent en un devenir sans fin, et la racine substantielle qui soutend ces événements est indiscernable. Bref, quel que soit le modèle choisi, nous fréquentons toujours le mystère, et c'était bien celui que Jean-René avait défini comme étant le Vivant, diversement manifesté.

Ici, il a joint les deux mains, comme pour en appeler à quelque muse : la connexion des êtres humains et de cette *matière*, qui se rencontrent pour fabriquer le chatolement du monde, nous porte à nous inquiéter des grands désordres qui agitent nos âmes et qui se répercutent aux alentours. Jean-René soutenait volontiers qu'à force de malmener par nos effervescences le lien des formes, celui-ci pourrait bien se défaire quelque jour et le monde se résorber en sa matrice, revenir à l'état de chaos d'où tout pourrait recommencer sous d'autres auspices.

Après tout, soulignait Jean-René avec un mince sourire, divers mythes nous enseignent que le grand Potier avait cru bon de détruire à plusieurs reprises son ouvrage. Le dieu créateur semble s'irriter facilement de la tournure que prend sa création, l'effaçant par le feu ou par l'eau. De vieux textes suggèrent que la fonction des humains est de maintenir présente l'excellence des origines, de participer à l'achèvement de la création ; de sorte

qu'il était bien possible que notre monde conservait une certaine cohésion parce qu'il restait encore quelques ermites qui gardaient l'esprit fixé sur la mémoire des siècles ; à défaut de quoi, toutes choses se déliteraient, retourneraient à l'informe, à la substance indifférenciée.

Jean-René s'est arrêté pour observer Outrel qui lui coulait un regard filtrant, un sourire grimaçant aux lèvres, et avec ce diable d'homme il était impossible de savoir s'il se moquait ou approuvait. Levant son verre, il encourageait Jean-René à continuer. Celui-ci demandait ce que nous savions de l'intimité du monde, en dehors des quelques règles de fonctionnement que nous cueillons au hasard, pour peu qu'elles daignent se laisser mathématiser. En vérité, nous étions des funambules oscillant au-dessus d'un abîme. Jean-René était porté à croire que nos vieilles traditions aux formulations obsolètes et abstruses véhiculaient des vérités vitales qu'il serait catastrophique de mépriser et d'oublier. Nous avions hérité d'un corpus énigmatique dont la plupart se détournent d'un haussement d'épaule, en recourant paresseusement à quelques formules issues de constructions intellectuelles inappropriées. Les vieilles doctrines appartenaient à une mémoire préhistorique dont nous ne pouvions plus rendre compte, trop de choses ayant changé, comme notre identité, notre rapport à la nature et nos catégories interprétatives.

Outrel applaudissait la péroration de Jean-René qui conservait sa sempiternelle impassibilité : il était décidément très bien notre ami, discours cohérent, fondé, presque convaincant ; sauf qu'on pouvait soutenir bien d'autres fantaisies de manière aussi éloquente. Tout cela, ces perspectives, ces attendus,

dépendaient d'un choix fondateur procédant d'une conformation intérieure. Il n'y avait pas de vérités générales, mais des vérités issues d'une équation personnelle qui faisait feu de tout bois. C'était elle qui faisait penser, qui orientait l'existence, qui opérait la lecture du monde et des événements, qui jugeait de tout et de tous. On croit rendre compte du monde et l'on ne fait que décrypter son propre chiffre.

Outrel s'est mis à rire, à sa manière très grinçante, qui tendait toujours à nier ce qu'il avait d'abord soutenu. Il y avait en lui une sorte de vergogne à s'avancer trop avant dans une thèse qui pouvait ressembler à de la conviction. Il entendait rester en deçà de toute certitude afin de rester disponible à toutes les perspectives qui se présenteraient. Il sirotait avec contentement son eau de grain, dans la béatitude du non-engagement. On pouvait y voir un refus de mettre au monde, entretenant une sorte d'état hypnoïde qui rappelait la vie intra-utérine.

Pour ma part, j'entendais assez bien ces choses, tout en mesurant mal leur pertinence, mais je les rapprochais volontiers de mon expérience. Ainsi étais-je toujours étonné chaque matin que le monde persiste sur sa lancée, passablement fidèle à lui-même, en dépit de l'entre-destruction des vivants. Je ne croyais pas trop en la pérennité des lois définies par nos sciences. Je n'y voyais que des statistiques incertaines, en somme des vues de l'esprit qui me semblaient plutôt témoigner de processus fluctuants et toutes choses me paraissaient fragiles, souffrant d'une fêlure qui empêchait toute continuité véritable.

Il m'arrivait de me concentrer sur le moment présent, à l'écoute de quelque avènement qui renouvellerait la marche du monde. L'existence était

grevée de stases qui ne favorisaient pas l'esprit d'entreprise. Je me complaisais dans cette stupeur contemplative qui me paralysait. En même temps je cherchais la force nécessaire pour évoluer au-dessus de l'abîme entrevu. Où se trouvait le chemin qui mène au rire lucide de celui qui sait et s'en rit encore ?

6

Il me fallait la danse, grande spécialité du pays. J'esquissais plusieurs pas qui s'achevaient bientôt, ne sachant trouver l'élan nécessaire, pressentant en même temps l'excellence de cette danse unanime des êtres qui vivent et meurent. Justement, les autochtones étaient nettement plus avancés que moi dans cette discipline. Tout leur était prétexte à rire et à danser. D'aucuns y voyaient une immaturité, un manque de sérieux préjudiciable au rendement économique. Mais il ne m'apparaissait nullement nécessaire de se soumettre au joug de l'esprit de sérieux. L'existence calculée engrangeait peut-être des biens utiles, mais ce choix limitatif manquait une saveur essentielle propre à la vie libre et ouverte à toutes les chances. En tout cas, les îliens dansaient, ils dansaient les bonheurs et les souffrances, les naissances et les morts, et les larmes se confondaient avec les rires ; ce talent les faisait se mêler aux dynamismes des animaux géants ou infinitésimaux ; c'était le rythme des profondeurs qui se manifestait dans leurs pas et déhanchements, danse universelle de l'énergie où les rires font et défont les mondes, il faut

que tout flambe et se consume pour renaître, danse des formes qui meurent et ressuscitent.

J'y voyais en tout cas l'avantage d'échapper à l'uniformité, à cette répétition ennuyeuse qui semblait tourmenter Outrel et nombre de ses amis, trait occidental qui scellait l'allégeance de chacun à un comportement convenu. Souvent je les regardais et je devais m'avouer qu'ils ne m'étaient rien. Je voyais en eux la réplication innombrable d'un même type issu du même moule, portant la même subjectivité sans mystère. Ils se frottaient les uns aux autres selon des codes entendus et échangeaient leur chimie banale mêlée de vague sentimentalisme. Tout au plus éprouvais-je un archaïque contentement de partager la vie grégaire. Sinon il n'y avait que des visages plats promenant cet immense ennui dû à l'incapacité de s'enthousiasmer pour quoi que ce soit. Jean-René avait à ce sujet une formule saisissante, avançant qu'ils mourraient à l'état de germe, d'ailleurs considéré comme l'état normal ; les Anciens estimaient que les animaux rationnels étaient des êtres inachevés dont il convenait d'accomplir les possibilités latentes, tandis qu'aujourd'hui c'est cet état d'inachèvement qui est officialisé, au point que toute tentative pour le dépasser est dénoncée comme un syndrome pathologique relevant de la psychiatrie, laquelle avait la tâche grave de ramener l'énergumène dans la norme. Il s'agissait là d'une politique d'enfermement psychique si verrouillée qu'elle risquait de provoquer des fermentations intestines proprement explosives.

Il me semblait qu'on n'avait pas raison de féliciter nos contemporains de ne plus savoir croire. On pouvait y voir des avantages parce qu'on évite ainsi ces engouements assassins suscités par les déités du

moment. Mais l'état de retrait peut aussi être le signe d'une impuissance, par suite d'une perte d'information dont nos ancêtres avaient la jouissance – pour le meilleur et pour le pire sans doute, mais enfin ils bénéficiaient d'un certain pouvoir d'animation, peut-être simplement d'une âme. Aujourd'hui, l'idéal, dans ce refus apeuré des grands troubles, s'approche de la vie végétative considérée comme libérée des tensions et des inquiétudes vaines et funestes.

Jean-René allait dans ce sens : l'inconvénient majeur était qu'on y perdait progressivement une fonction transformatrice ; nous possédions normalement un facteur métamorphique qui permettait l'assomption individuelle. S'il était négligé l'humanité se condamnait à fixer son état présent : celui d'un animal malheureux, instable et peut-être non viable. Jean-René rappelait volontiers que les civilisations d'antan s'étaient constituées comme structures protectrices des germinations de l'amande humaine ; que d'ailleurs il fallait choisir entre promouvoir le processus ou disparaître dans les convulsions.

Mais rien aujourd'hui ne va dans ce sens, bien au contraire. Les outils d'information tendent à favoriser la plus grande uniformité mentale, comportementale et émotionnelle. Il faut penser, sentir et agir d'une manière obligée, sous peine d'être suspecté des pires vilénies. Chacun se vautre dans des sentiments et des sensations obligés, en une volupté passive qui évacue jusqu'au sentiment tourmenté du moi. On en vient à préférer cette glissée indolore vers le non-être. C'est une euthanasie qui ne s'avoue pas.

Mais enfin l'entreprise n'est pas achevée, et sans doute faut-il s'attendre, avant la venue du grand

sommeil, à d'autres effervescences qui labourent nos temps. Il est bien possible que la guerre, officiellement mise hors la loi, soit secrètement espérée par tous ; elle permet de rompre le joug d'une vie rationalisée, et ses grands désordres hissent la vie un peu plus haut en lui restituant son intensité ; dans le moment où elle permet l'exploration de paysages inaperçus, nos existences menacées se trouvent allégées et haussées jusqu'à prendre une saveur nouvelle. Cet accès à l'inconnu est une ivresse, une libération dont on accepte le salaire par la plus grande souffrance. L'état des choses présent fait qu'il reste à choisir entre l'enfer et la mort ; alternative singulière qui me semblait due à l'impéritie des autorités tant politiques qu'intellectuelles. Pour ma part, j'aspirais à dépasser la morne répétitivité des gestes de chaque jour, je guettais à ma manière le tout autre, le surgissement de nouvelles dimensions de l'existence, la manifestation de quelque dieu qui renouvellerait les procédures de mon âme.

C'est ce qui expliquait mes sentiments partagés à l'égard de l'île. Au sein même de ma répulsion des grouillements équivoques, des chimies dissolvantes, il y avait une sorte de fascination, d'effroi sacré à surprendre les genèses et les destructions en leur crudité. Quand je me promenais dans les forêts touffues du centre, parmi les hautes futaies, les fougères, les herbes et les mousses rampantes, il me semblait saisir un processus d'engendrement à sa source, le jaillissement profus d'une poussée obstinée et aveugle à elle-même, où mes idées se noyaient.

Je me déplaçais avec une extrême prudence, par crainte de mettre le pied dans quelque substance en fermentation secrétant un acide dévorant. D'ailleurs, je me sentais proie convoitée par ces vivants

protéiformes qui aspiraient à se nourrir de mes sucs. Au milieu de cette horreur latente, je percevais le travail de l'âme du monde qui, certes, ne répondait en rien à la frileuse sensibilité humaine. Mais quoi de plus attrayant que d'approcher ce qui nous dépasse et nous nie ! J'écoutais la respiration de la déesse qui m'avait donné la vie et qui, dans le même mouvement, me tuait. Des souffles inattendus, des haleines tièdes circulaient dans le dédale végétal. Et il y avait aussi toute une opération digestive qui transformait et absorbait ; c'étaient des chuintements, des borborygmes, des gargouillis répugnants, mille bulles qui éclataient mollement à la surface des liquides ou des semi-liquides, boues inquiétantes aux couleurs indécises, où s'élaboraient les chimies de vie et de mort. Dans le ventre de la nature mon individualité était annulée mais prenait ainsi une valeur singulière que j'éprouvais sans pouvoir lui donner un nom. C'était qu'au fond, en me mêlant comme malgré moi à ces gésines, mon être acquerrait une identité différente de celle que la vie ordinaire lui conférait ; je me retrouvais en amont de la marche policée des êtres, très éloigné des politesses utiles et prudentes qui permettent l'ordonnancement des villes et de leurs besognes. Quelquefois je me sentais si proche du creux de rocher dont sourdait mon être que j'en percevais la source chantante, le ruissellement ininterrompu, et rien ne permettait de distinguer la terreur de l'extase.

Par la suite, en évoquant ces choses avec Jean-René, nous avons relevé deux inconvénients contraires à surmonter : d'abord de rompre le contact avec la source de vie, qui entraîne des attitudes morbifiques ; ou, à l'opposé, laisser submerger les